

ENCORE

MES

REMARQUES.

Ita finitima sunt falsa veris ut in præcipitem locum non debeat se sapiens committere.

CICERO.

PARIS, 1831.

LA NON INTERVENTION

ET

L' ITALIE.

L' Italie est la Ninon des ecrivains ; comme elle, elle attire tous les regards, les hommages et les voeux de ses adorateurs, mais par l'effet de la même illusion que produisait la noble Phriné du dix-septième siécle, on oublie que l' Italie est vieille, et qu'on ne doit plus la compter parmi les nations jeunes qui ont encore à parcourir une carrière d'événemens orageux. C'est la compromettre que l'associer aux chances de toutes ces malheureuses vicissitudes qui agitent les peuples qui n'ont grandi que dans les tems modernes, et qui sont jeunes encore pour supporter, helas ! d'autres métamorphoses. Le rideau de son hi-

stoire classique tomba au quatrième siècle ; et si elle a reparu grande et sublime, ce n'est pas par sa politique, qu'elle avait abjuré lorsqu'elle accepta les chaînes des barbares, mais par son genie qui a été, on peut dire, presque toujours en opposition avec son organisation sociale.

C'est donc en vain qu'on vondrait, grace à ses anciens souvenirs, exploiter cette belle contrée au profit de la bande noire politique, pour l'associer aux malheurs enfantés par les révoltes, sans calculer ni son partage, ni son heureuse insouciance, ni son embarras même, si on pouvait lui promettre un résultat, et une grande métamorphose.

Ces raisons et cette manière de voir si vraie et si juste ne persuadent pas les soi-disant amis des peuples qui se soucient fort peu de compromettre les nations, pourvu que le *principe* triomphe ! Ce *principe* qui souvent engendre les plus grandes calamités sociales, ruine les fortunes des particuliers, paralyse le commerce prêchant la révolte sous la sauve-garde de la *non-intervention*. Le mot de *non-intervention* fait maintenant fortune; on a voulu le faire servir comme un talisman, dans l'espoir de séduire jusqu'aux habitans des hameaux pour les engager à faire partie de la croisade révolutionnaire; et malheurensement

cette triste illusion a déjà enfanté et produit des effets peu favorables au bonheur des peuples. Examinons un peu la valeur réelle de ce mot *non-intervention* pour nous rendre compte des événemens produits par l'idée qu'on y attache, essayons de rectifier la fausse interprétation qu'on lui donne et qui entraine à tant de démarches absurdes: voyons enfin l'effet que cette profession de foi mal conçue, mal interprétée, mal appliquée engendre sur l'esprit des personnes les plus sensées, auprés de ceux qui par leur experience auraient du mieux calculer, mieux conseiller, mieux agir.

La non intervention comme principe moral est certainement un aphorisme dont l'application est très utile et très juste dans les affaires particulières, comme dans les affaires publiques; car il ne se réduit qu'à cette maxime; *ne vous mélez pas de ce qui me regarde*: mais considéré politiquement, ce principe même ne peut pas être absolu: s'il l'étâit il délierait pour ainsi dire le noeud des sociètés en faveur d'une dissolution anarchique. Le bien-être des nations est tellement solidaire avec l'ordre général, que le dérangement, même partiel, d'un tel ordre se ressent indirectement dans toute la périphérie sociale. L'opinion publique séduite par un exemple qu'elle

prend pour modèle, égare la raison qui n'a plus la force d'empêcher dans le peuple le désir d'imiter les changemens brusques et instentanés pour exercer des pouvoirs qu'il veut conquérir.

Le droit public ancien, qui certainement doit être considéré pour quelque chose dans les annales de la Société (car on ne peut en conscience avoir la prétention de croire qu'il n'y a que notre siècle, et de notre siècle les événemens du dix-huit-cent-trente qu'on doit prendre comme seul et unique modèle en politique) ce droit public dont je parle qui n'était ni la sainte alliance, ni la non-intervention, admettait de tout temps le cas où une puissance tierce pouvait intervenir soit pour concilier les intérêts des nations et des gouvernemens en hostilité, soit pour arreter les progrès d'une insurrection, qui aurait pu entrainer certains peuples à un bouleversement général. Ces cas étaient très rares; mais ils existaient dans la circonstance où on reclamait le secours d'une puissance étrangère, ou lorsqu'on croyait prendre part à des troubles politiques par l'intérêt des propres états. Quelque fois le but en était la conquête ou l'esclavage et l'obeissance forcée des peuples; mais quelquefois aussi c'était pour la liberté de plusieurs contrées et pour la garantie de la sécurité publique sans laquelle il n'y a point de liberté réelle.

Pour les premiers cas il faut aussi considérer les époques et l'état où ce principe était reconnu et mis en pratique. Au temps de la féodalité c'était certainement pour accroître le pouvoir de quelques seigneurs suzerains, ou de la couronne contre les grands vassaux, qu'on s'érigeait en juge et en arbitre; mais aussi quelque temps après ce fut pour augmenter et raffermir les droits des municipalités et des communes, qu'on fit usage du droit d'intervention. Les guerres des républiques italiennes portent ce dernier cachet: ainsi donc l'absolutisme aussi bien que le libéralisme de ces temps là eurent chacun leurs raisons pour soutenir le droit d'intervention qu'on veut maintenant *exclure sans phrase*..... Mais n'est ce pas à peu près une répétition de ces anciens temps ce qui se passe maintenant?

La sainte alliance fit jeter les hauts cris au libéralisme parce que l'intervention qu'elle proclamait était devenue un système, un principe ordonnateur pour surveiller et diriger la marche, que chaque gouvernement devait et pouvait suivre; et pour détruire ce système et ce principe on en proclame un autre opposé, qui en apparence prêche la doctrine suivante *faites ce que vous voulez et ce que vous pouvez, personne doit se mêler de vos désordres ni de vos troubles intérieurs;*

mais qu'en réalité on voudrait appliquer à soutenir tous les peuples qui imitent la nation qui a voulu dogmatiser ce nouveau catéchisme.

La question ici se réduirait donc à voir qui des deux principes celui suivi par la sainte alliance ou celui de la non-intervention, fruit de la révolution du trente juillet, produit les effets les plus contraires au bon ordre et au bonheur social..... Ce sujet est trop sublime pour un homme qui comme moi n'a pas la prétention de juger les grands événemens; et qui parle de la politique en amateur à-peu-près comme ces voyageurs à petits album qui jugent les tableaux et les statues du Vatican. La seule remarque que j'ose me permettre est celle que le système de la sainte alliance tenait ce qu'il promettait, car il allait droit à son but, sans se gèner; et celui de la *non-intervention* aura toujours de la peine à se borner à ses doctrines, puisque non-intervenir à la manière du parti propagateur des constitutions, et d'aprés l'exemple de ce qui c'est passé depuis six mois, c'est à peu près vouloir intervenir non seulement par les milliers de missionnaires provocateurs; mais aussi par les maximes énoncées par la plupart des journaux, et appuyées par quelques voix de la tribune qui défient même la marche prudente et mésurée du gouvernement pour la combattre ou la contrecarrer.

J'étais encore rêvant sur ce qui venait d'avoir lieu en France après le procés des ministres. Je voyais avec plaisir que le mouvement gigantesque qui après le trente juillet s'était personnifié et élevé comme un grand fantome pour Meduser l'Europe, voilait insensiblement sa fantasmagorie, donnant plus de lumière et moins d'ombre à son tableau, en sorte qu'on pouvait le regarder et s'approcher sans épouvante et même avec confiance et espoir, lorsque les premières fausses nouvelles d'Italie parvinrent jusqu'à mon asile. Je voyais une partie de ces Italiens qui n'ont jamais su ni assez bien étudier le passé pour se prévaloir de l'experience, véritable sibylle des siècles, ni assez prévoir l'avenir pour ne pas se compromettre dans une loterie dont le jeu était bien chanceux, et où la perte pour eux aurait été inévitable; ces Italiens dis-je doués d'une ame rêveuse, remplie de poesie et d'illusion, je les voyais énivrés de ces phrases qui de l'autre coté de la Seine retentissant jusqu'aux portes du Vatican glosées avec assurance par certains journaux, les persuadaient que cela suffisait pour faire sortir en frappant du pied comme Pompée des légions avec le drapeau de l'indépendance.

Le mot *non-intervention*, si l'expression m'était permise, me paraissait avoir produit l'effet

d'une liqueur mousseuse qui troublant les têtes des convives dans un festin de chimères, les fesait chanceler pendant quelques heures et les agitait fortement jusq'à leur réveil qui ne pouvait pas tardér. . .

Tantôt c'était la nouvelle d'une insurrection en Piémont : tantôt les villes de Masse et de Carrare qui s'étaient revoltées : un jonr on annonçait une émeute à Gènes, le lendemaiu c'etaient les états du Pape, et surtout Rome qui avait vu son nouveau Rienzi arborer le drapeau tricolor. La Calabre, à en croire les journaux, avait déjà eu ses jours de régénération, et pour Naples ? pour Naples on prédisait un trente juillet !. . .

Des amis qui venaient me demander souvent des nouvelles d'Italie ne connaissant pas aussi bien que moi cette contrée bien heureuse, rêvant encore aux jours des Camille et des Scipions comme des enfans qui sortent du collège, croyaient tout bonnement à ces manufactures d'insurrections, garanties par les journaux, et prévoyaient des grands orages là où il n'y avait que des tempètes dans un verre d'eau ! Pour moi qui j'aime tant cette belle Italie, je souffrais beaucoup de voir parodier par des scénes vraies ou supposées mais toujours ridicules et absurdes le

caractère politique d'une nation qui devrait être jalouse de son ancien nom et le garder comme son talisman.

Ces insurréctions partielles qu'on annonçaient, n'étaient au fond que les prédictions faites par les agens qu'un parti trop exalté avait envoyé dans cette peninsule pour prêcher le principe de la *non-intervention* et le faire valoir autant que cent-mille bajonnettes. Ces agens dont les bateaux à vapeur s'étaient chargés pour les transporter au plus vite dans les endroits de leur croisade, les uns, organisaient leurs bureaux pour y vendre les empiriques distillés par les ouvriers de l'hotel de ville; d'autres récrutaient, fesaient des projets, et gagnaient leur voyage par le haut prix, auquel ils vendaient les étoffes emblématiques. Ils établissaient partout leur crédit avec une caisse d'amortissement dont le fond principal devait être le patrimoine de Saint Pierre, les bains de Luques, et la foire de Sinigaglia ec. Mais en même temps ils écrivaient à Paris pour former une compagnie d'assurance en cas de facheux événements pour la régénération Italienne. On dit que les actions furent engagées sur parole d'honneur, qui quelquefois et dans certaines circonstances n'est pas tout à fait de l'argent comptant.

Cependant à force de faire retentir les grandes

phrases de *non-intervention* et tant d'autres, on réussit à séduire les personnes les plus sensées; et les mouvemens insurrectionels qui venaient d'avoir lieu dans la Romagne, troublèrent les têtes de quelques individus qui dans certaines époques peuvent passer pour hommes d'état surtout lorsque l'état est presque sans état.

Semblables à ces criminels qui surpris par un grand danger, effrayés par une punition qu'ils jugent méritée, croyant entendre l'oracle ménaçant s'empressent d'abjurer et les princi pes et ce culte fondé sur une base qu'ils voyent chancelante et prête à les entrainer dans l'abime; sans prévoyance, sans ordre, sans transition, comme s'ils étaient poursuivis par le fantome du passé que leur trace la main de fer qu'ils avaient autrefois soulevée; reculant à ce tableau devenu effrayant pour eux-mêmes, perdant le calme et le jugement, certains individus voulaient se faire absoudre, en conseillant une métamorphose qui n'était ni nécessaire ni convenable, et qui aurait exploité les passions sans pouvoir tenir ce qu'elle promettait.

Pendant que tout était tranquille à Naples on nous annonçait à Paris comme une chose positive la révolution dans ce pays là, et la réintégration de tous ceux qui jadis étaient employés; on desiguait les personnes qui arrivant au pouvoir de-

vaient donner des nouvelles garanties aux masses qu'on voulait faire croire turbulantes tandis qu' elles étaient paisibles. On avait fixé le jonr où la prédiction devait être avérée et le système changé (*). Une nouvelle marche une nouvelle impulsion morale et politique étaient déja promises à ceux qui devaient représenter les mécontents. Pour atteindre ce but on devait sinon effrayer au-moins en imposer au pouvoir suprême, et le langage des passions portant le cachet du zèle et de la prévoyance fut mis-en jeu pour tracer un tableau, dont le coloris mystificateur devait avoir le plus grand effet. Mais les phrases et rien que des phrases ne suffisent pas pour Méduser les imaginations de ceux qui avaient déjà pu calculer le véritable état d'un peuple qui ne montrait aucune sympathie avec les commotions politiques des autres pays; ainsi il ne fut pas difficile de reconnaître que tout ce tableau et cette grande métamorphose en projet, n'étaient que l'ouvrage et l'*Empyrique* de quelque esprit saisi d'appréhension d'alarme d'epouvante; ou d'une pensée peut-être ambitieuse, car dans les temps où nous vivons on se laisse souvent séduire par le préstige d'une couronne

---

(*) M.r N. . . . . mandait de Rome en date du neuf fevrier « nous sommes surs de nos amis de Naples, ils nous écrivent que du seize au dix-huit *la chose* ne peut pas manquer. »

civique dont les faux lauriers ne ceignent le front du Tribun qui l'a mérité que pour l'immoler plus vite !

Que pouvait onen effet reprocher au nouveau regne du jeune Roi pour justifier l'improvisation d'un changement si grand et si essentiel? Que pouvait on reprocher au ministère pour douter des garanties données à la tranquillité publique et au bien être des particuliers?..... On avait commencé la reforme des abus; on avait rappellé des proscrits; on avait baissé le rideau sur le passé; on paraissait faire un appel au mérite pour lui rendre ses titres, et sa considération; on voulait enfin se classer entre le passé et l'avénir pour donner au début du nouveau régne, la phisionomie d'une neutralitè morale et politique qui devait répondre à la devise du jeune Monarque..... C'était deja un exellent prélüde, et si la suite ne repondait pas à ce beau commencement, il fallait attendre pour juger; il fallait montrer des faits certains pour se prévaloir de nouvelles nécessités.

Monté sur un trone où les vicissitudes des temps écoulés retentissaient encore d'un tres faible écho qu'on n'avait plus écouté, mais dont les sons importuns bourdonnaient souvant dans l'enceinte du palais; le jeune Ferdinand chassa

ce souffle pertubateur qui aurait toujours forcé le doute; et sans écouter de préférence le cris sauvage qui partait des faux comices, il a voulu à lui seul commencer l'Ere de son regne, s'interposant entre les deux extrèmes avec le sentiment du bonheur de son peuple — Cette confiance, ce calme étaient dans l'instinct d'être aimé, et c'est cet instinct même qui donne l'amour du bien, et le courage du repos. A cette confience repondait celle de tout le Royame uni. En moins de cinq mois on avait nationalisé pour 600,000. Ducats de dette publique (2,400 000 f.) l'espoir d'un heureux avenir était le langage de toutes les classes, et le ministère n'avait qu'à seconder ces gages qui se donnaient réciproquement le maitre et les sujets. . . . . . Pourqucoi donc alarmer, si on ne pouvait rien soupconner? pourquoi annoncer un orage là où l'Iris avec son prysme se présentait pour garantir un Ciel pur et serein?..... Pourquoi montrer du sang et du carnage, s'il n'y avait ni victimes ni sacrificateurs ? . . . . . Pendant qu'on devait regarder comme la terre du Seigneur celle qui dans la circonstance la plus difficile montrait aux yeux de l'Europe l'ordre et la tranquillité pour sa devise, pourquoi cherchait on à trouver dans son sein

des commotions et des exigeances politiques?... C'était deja un assez beau role, celui de paraître sans alarme, et sans émotion spectateur des événemens gigantesques qui en trois jours jugèrent une dinastie qui avait vaincu la gloire; changerent un principe qui avait formé un grand Royaume; préchérent une doctrine qui portait en elle même l'apostasie de son dogme!

Pour se montrer dans une telle attitude, il fallait être fort de la confiance dans ses principes et du jugement de ses sujets; il fallait être sur de l'harmonie du gouvernement avec les masses; car c'est alors qu'on peut regarder avec indifference les sçènes par fois trop dramatiques, et peu rassurantes dont quelques pays offrent souvent le spectacle. Le fait ne tarda pas a justifier le calme digniteux du jeune Roi de Naples. La fantasmagorie qu'on voulait présenter à son gouvernement disparut au même instant qu'on en méprisa les fantomes, et personne ne crut qu'on pouvoit être épouvanté par des ombres, exepté ceux qui en avaient préparé le jeu et la toile.

Nous publierons bientôt la suite des remarques par le même auteur.

